

fond reliant l'opération Tempête du désert, la désagrégation ultime de l'URSS et le processus « d'améri-mécanisation » du monde – Bush parle de « *l'émergence des Etats-Unis comme puissance dominante* ». C'est ce qui explique que des questions jugées subsidiaires comme le « processus de paix au Moyen-Orient » ou l'Amérique latine n'aient pas été abordées. De ce point de vue, et pour qui sait lire et interpréter les propos et les verbatim, le livre est une mine d'informations.

... George Bush, quant à lui, se préoccupe, aux dernières nouvelles, du sort de l'Europe. Il n'a, dit-il, « *aucun problème que l'Europe s'unisse, pour peu [qu'elle] ne se mette pas à penser [...] qu'elle n'a plus besoin de notre présence pour sa sécurité, et qu'il ne lui est pas nécessaire de commercer avec nous* » (in *Le Nouvel Observateur* du 11 février 1999). Ou plutôt qu'elle se mette à vouloir penser et à vouloir commercer différemment. Sans analogies simplistes, et sans évidemment dédouaner le régime et les méthodes de Saddam Hussein, bien sûr, c'est bien ainsi, peu ou prou, que les vents de la tempête se sont levés sur le désert et sur le Golfe, n'est-ce pas ?

PS : Une malencontreuse erreur de transcription a changé le titre de ma chronique précédente. « Pour vivre et penser comme des citoyens » est devenu : « Pour rire et penser comme des citoyens ». Je prie les lecteurs de bien vouloir excuser cette erreur.

—RUDOLPH EL-KAREH  
février 1999

---

MOHAMMED DIB. *L'ARBRE À DIRES*. PARIS, ALBIN MICHEL, 1999, 210 PAGES.

Voilà un livre que tous ceux qui sont concernés par la différence culturelle (et qui ne l'est pas de nos jours ?) devraient utiliser comme guide philosophique de la rencontre interculturelle.

En effet, il pose des repères et des questions fondamentales, aussi loin de ceux qui brandissent l'épouvantail de la différence irrémédiable que de ceux qui éludent la question. Constitué de trois parties complémentaires, cet ouvrage articule la réflexion philosophique au récit poétique et au journal de voyage, avec comme

thème commun le passage d'un système de référence à l'autre et la part de l'inouï et de l'inédit pour qui tente cette « *traversée des signes*<sup>1</sup> ».

Dans la première partie, l'auteur livre des réflexions de type ontologique sur l'identité, en commençant par le nom musulman qui introduit d'emblée à une dimension sacrée en même temps qu'à une communauté. Cependant, rapidement, il souligne que le moi ne saurait s'identifier totalement à son nom, et qu'ainsi il ne saurait en être « *l'éternel captif* ». En fait, si Mohammed Dib insiste sur l'importance des systèmes de références spécifiques, ce n'est pas pour conclure à l'impossibilité de communiquer ou pour élever des murs infranchissables mais pour pointer ce qui, au sein du même système, marque sa différence, se démarque de la langue commune et communautaire, pour ouvrir un espace de liberté individuelle.

Entre l'origine « inhabitable » et l'altérité si difficile à accepter, l'être vit un tiraillement existentiel que l'exil ne fait qu'exacerber.

A l'écoute de ces exilés « damnés de la terre » venus par milliers, sans clés pour décoder les signes et les valeurs de la société d'accueil, Dib relève les décalages où ils s'inscrivent et comment le « *malentendu* » devient leur principal moyen d'accès à la culture française. Et il a cette remarque subtilement optimiste : « *En effet, si dans malentendu, nous prêtions mieux l'oreille à ce qui est entendu, nous aurions trouvé le passage secret qui mène d'une sensibilité à une autre, d'une intelligence à une autre. D'une culture à une autre.* »

Cette méditation sur les difficultés d'une réelle communication se clôt sur l'histoire exemplaire d'un travailleur immigré qui tente de s'approprier les signaux de la France et qui les domestique en quelque sorte, mais pour s'apercevoir à la fin de sa vie qu'il est au bord de la route et qu'il n'a pas vraiment compris les panneaux de signalisation de ce pays où grandissent ses enfants.

Tout est signe à déchiffrer, à lire et à décoder, faute de quoi l'homme se condamnerait à dé-

---

1. Titre d'un ouvrage collectif paru en 1979 aux Editions du Seuil, et traitant de « *la pluralité des attitudes des hommes dans les signes* ».

ambuler en sourd-aveugle dans le monde. A l'intention du lecteur de culture occidentale, l'auteur parsème son texte de clés appartenant à la grille de la culture arabo-islamique afin de permettre une interprétation de comportements collectifs et individuels, trop vite catalogués. Ces clés permettent surtout de quitter les catégories habituelles véhiculées par la langue française en ouvrant celle-ci à cet horizon autre qui travaille les écrits des auteurs maghrébins de langue française. De cette manière, Mohammed Dib déplace légèrement les classifications et les frontières du sens et oblige le lecteur à changer de perspective, à quitter une position trop rigide où le « nous » serait opposé aux « autres », « les étrangers », car « *qui, de tous ceux que je voyais ici, ou pouvais croiser dans la rue, serait l'étranger puisque le monde est plein d'étrangers ?* » Que signifie l'exil, par exemple, dans une culture où il est mouvement inaugurateur ? « *De tout temps, l'islam a été sensible à ce mal qui se nomme exil [...] L'ère musulmane s'est ouverte par un exode et un exil, désignés par un mot unique, hégire, qui inclut les deux acceptions d'exode et d'exil.* »

Quittant le territoire qui a pour toile de fond la religion islamique, la deuxième partie met en scène la parole traductrice, dans sa volonté de rendre compte d'une autre langue, d'une autre sensibilité. On retrouve ici le cadre des romans de la trilogie nordique et le personnage de la petite fille, Lyyl, enfant d'un couple mixte, dans son dialogue ininterrompu avec son père. Les deux personnages ignorent mutuellement la langue maternelle de leur interlocuteur et la problématique de la traduction se déploie largement avec les enjeux qu'elle soulève : fidélité à un esprit, à une origine insaisissable, part de non-dit, tous ces casse-tête familiers aux traducteurs de tous bords. Avec cette différence que les questions sont formulées par une enfant : « *Attention, ne mets sur le papier que les choses que je vais dire, pas celles que tu as dans la tête.* » Dans une sorte d'innocence première, quelques-unes des réflexions théoriques sur le langage et ses fonctions sont mises en acte dans ce récit poétique. Par exemple, sur le rapport du signe au référent : « *Ils parlent de l'été quand l'œil découvre, aujourd'hui, toute cette neige, dirait-on, évanouie.* »

La communication, thème essentiel de l'univers de Mohammed Dib, passe aussi par d'autres voies et celle du regard et de son « feu ardent » est célébrée à travers cette phrase poétique si particulière à l'auteur.

Dans la troisième grande partie de cet ouvrage, Dib quitte l'espace familial et étranger à la fois de la maison du grand nord pour nous entraîner à travers l'immensité des espaces américains. Malgré l'annonce du chapitre « *Californian Clichés* », il s'agit d'un regard singulier sur des paysages et des êtres de rencontre, dont le voyageur ne prétend pas « saisir » ni « fixer » le mystère. L'auteur nous expose dès le départ sa méfiance à l'égard du procédé photographique qui, du monde, ne « *restitue que l'apparence, ne crée qu'une sphère virtuelle de reflets autour de l'homme* ».

Raconté, le voyage en Amérique va dépasser les images mystificatrices et les clichés dans tous les sens de ce terme. C'est surtout en poète que Dib visite l'Amérique et y prélève, au gré du hasard, des moments et des paysages uniques. Sa lecture de cet univers délaisse les sentiers battus de ce qu'on sait sur les Américains et leurs sites pour s'attacher à la part de mystère et de merveilleux d'une découverte première. En quelque sorte, cette promenade où le voyageur avance avec étonnement, illustre les propos de la première partie mais *a contrario*. Au lieu de se renfermer sur des références préétablies, l'homme, plongé dans un milieu étranger, a les sens tout aiguisés, prêts à capter toutes sortes de signes et sans toujours vouloir les décoder.

Ce périple au cœur d'une autre Amérique est l'exemple même du type d'ouverture qui anéantit les stéréotypes : une écoute au-delà des discours établis, à l'affût de l'énigme de tout événement, être et paysage.

L'écriture, à partir de là, déploie le dire d'une parole singulière, parmi d'autres dire possibles car « *l'homme, comme être parlant, garde toujours sa franchise de collier, libre de disposer de soi, de s'inventer, de s'étonner lui-même et d'étonner le monde, à chaque instant* ».

—SALOUA BEN ABDA